

la conduisit vers la salle du banquet, mais, avant d'y entrer, il la quitta et s'avança seul vers l'extrémité de la table, car la loi exige que ce "personnage sacré", soit toujours le premier. Quand il se fut assis, des domestiques silencieux nous conduisirent à nos places.

Les convives comprenaient le prince héritier, le Grand Vizir, quelques-uns des plus nobles pachas et des généraux de l'empire, des diplomates et des financiers européens. Les femmes présentes étaient toutes des Américaines et des Européennes et formaient un groupe particulièrement admirable et attrayant. On savait que les diplomates dont les épouses avaient de la beauté étaient fort bien reçus à la cour d'Abdul-Hamid.

A l'époque dont je parle, Abdul-Hamid était au faite de sa surprenante puissance. Il s'était joué de tous les pouvoirs européens et en avait paralysé la diplomatie. Il ordonnait toujours d'affreux massacres en Arménie et dans d'autres parties de l'empire et, malgré que les populations de toutes les nations européennes exigeassent sa punition, il détournait leurs efforts en menaçant de déclarer une guerre qui eut entraîné une conflagration mondiale.

J'étais donc assise à la table de ce monstre de sang, de crime et d'intrigue, à six sièges seulement de lui.

Le Sultan se montra d'une humeur particulièrement agréable. Ses yeux brillaient d'une joie malicieuse lorsqu'il se tournaient vers les plus belles femmes présentes. Chacune des paroles qu'il adressait à un européen était traduite par un interprète, car la loi ne permettait pas que le Commandeur des Croyants employât le langage d'un incrédule, mais en réalité, il

comprenait parfaitement tout ce qui se disait en anglais, français, allemand et en plusieurs autres langues.

Le Sultan m'honora de regards appréciateurs. J'étais quelque peu embarrassée, mais je ne pouvais montrer mon aversion à une personne que les rois et maîtres de l'Europe traitaient avec la plus grande déférence.

Quand on servit le gibier, Sa Majesté envoya un esclave me porter quelques admirables roses par lui extraites d'une merveilleuse potiche d'or où resplendissait un rubis d'une valeur inestimable.

Je remarquai que devant lui, sur la table, le Sultan avait fait disposer un petit miroir. Cela lui permettait de voir tout ce qui se passait derrière lui. Il redoutait constamment qu'un assassin ne le frappât dans le dos.

Comprenant que j'avais fait une impression agréable sur le terrible Sultan, j'en profitai pour lui demander la permission de visiter son harem, un privilège très convoité qui était rarement accordé aux femmes européennes. Non seulement il m'accorda cette requête, mais il me fit l'extraordinaire honneur de m'inviter à faire un voyage sur le yacht impérial.

Ce fut l'un des événements les plus intéressants de ma vie. Le vieux yacht impérial, appelé le "Sultanish", était assurément le plus merveilleux vaisseau qui existât jamais. Il était ancré dans les eaux enchanteuses du Bosphore, près des féériques jardins de Yildiz Kiosk.

Une énorme barque dirigée par les cruels et farouches gardiens du harem me conduisit à bas du navire. C'était un colonial bâtiment, aussi vaste qu'un transatlantique et d'une grande antiquité. Je pense qu'il a dû être